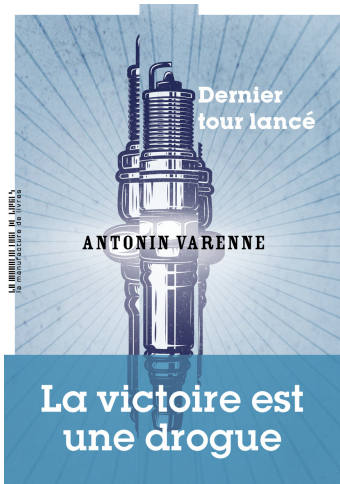


Libération

Dans son dernier roman, «Dernier tour lancé», histoire d'un champion de moto fracassé mais accro à la gagne, Antonin Varenne laisse éclater toute sa poésie.



Antonin Varenne est un artiste de l'écriture. On se souvient avec émotion de la Toile du Monde (Albin Michel, 2018), sublime portrait de femme libre dans un Paris en plein chantier à la veille de l'exposition universelle de 1900, mais aussi de Cat 215 (La Manufacture de Livres, 2016), un très court récit noir dont les héroïnes sont une pelle Caterpillar 215 et surtout la Guyane, sa moiteur et ses orpailleurs. Des textes ciselés d'une grande force où affleurent noirceur et sensualité. C'est grâce à ces deux expériences magiques que nous avons attaqué son dernier roman, Dernier tour lancé. Nous ne l'aurions sans doute pas fait si cela n'avait pas été signé par lui car l'histoire nous intéressait moyennement. On aime bien la moto mais pour traverser la ville au cœur de la nuit, certainement pas sur un circuit de championnat. Le bruit et la fureur, très peu pour nous. Mais les semelles de plomb se sont vite muées en chaussons de ballerines. Antonin Varenne est un poète, un poète sombre et torturé mais un poète quand même.

Ses personnages, surtout, nous accompagnent longtemps après qu'on a reposé le livre. Ils nous parlent en un quart de seconde, leurs faiblesses deviennent des forces, leurs failles des gouffres au bord desquels on se cramponne avec l'énergie du désespoir par crainte d'être aspirés par le vide. Il y a Julien Perrault, le héros, 65 kg de muscles tout mouillé, un mental en béton armé qui masque une souffrance à fleur de peau. Comme le bandeau sur le livre l'indique, la victoire est pour lui devenu une drogue. Le dos cassé et la conscience lourde après que sa moto, sur un Grand Prix, a percuté deux autres coureurs et les a tués sur le coup, Perrault mobilise toutes ses forces pour courir à nouveau. Malgré la douleur physique et la haine qu'il déclenche désormais sur son passage. Heureusement, ou plutôt malheureusement mais pas question de dire pourquoi au lecteur, son père est là pour veiller sur lui. Alain, 50 ans, est mécanicien. Il voue une admiration sans bornes à son fils avec qui le lie une tragédie passée. Il est séduisant, Alain, on a envie de le prendre dans ses bras comme finira par le faire la psy de la clinique où fut soigné Julien, Emmanuelle Terracher. Mais le plus beau personnage, au fond, n'est peut-être pas le héros. C'est François Buczek, un artiste un peu fou, maladivement maniaque et accro aux substances chimiques de toutes sortes. Ami de Julien à la clinique, il va s'échapper pour le suivre, attiré par lui comme certains peuvent l'être par la mort. Inspirant huit fois entre ses doigts, comme il avait léché huit fois les joints du carrelage - vierge désinfectée -, il agrippa le tube de zinc et serra autour ses pieds nus. Une fois décollé du sol et de ses trillions de bactéries, s'aidant des colliers de fixation, il atteignit le premier étage, continua à monter jusqu'à hauteur de l'appui. Tout geste beau est réussi », écrit Varenne.

Dans ce lotissement des environs de Montpellier, ces quatre là vont se chercher, se fuir, se détester, s'aimer. A la folie.